



PREMIER CHAPITRE

Auteur : **Vikas Swarup**

Titre : ***Les fabuleuses aventures d'un Indien malchanceux qui devint milliardaire***

ISBN : **9782264045331**

N° **4044**

Prix : **7.80 €**

I

J'AI ETE ARRETE. POUR AVOIR GAGNE A UN JEU TELEVISE.

On est venu me chercher tard dans la soirée, à une heure où même les chiens errants dorment déjà. Ils ont enfoncé ma porte, m'ont passé des menottes et m'ont escorté jusqu'à la jeep qui attendait en faisant tourner son gyrophare rouge.

Il n'y a pas eu de branle-bas de combat. Aucun de mes voisins n'a bougé dans sa cabane. Seule la vieille chouette sur le tamarinier a hululé pendant qu'on m'emmenait.

Les arrestations à Dharavi sont aussi courantes que les pickpockets dans le train local. Il ne se passe pas un jour sans qu'un malheureux se fasse embarquer au poste. Il y en a qui se font traîner manu militari par les agents, qui hurlent et se débattent en chemin. Et il y en a qui suivent calmement. Qui attendent, qui guettent presque l'arrivée de la police. Ceux-là sont soulagés de voir apparaître la jeep au gyrophare rouge.

Avec le recul, je me dis que j'aurais peut-être dû hurler et me débattre. Clamer mon innocence, faire un esclandre, alerter le voisinage. Mais cela n'aurait sans doute pas servi à grand-chose. Même si j'avais réussi à réveiller quelques habitants, aucun n'aurait levé le petit doigt pour me défendre. Ils auraient observé la scène d'un œil torve, lâché une banalité du style « et voilà, encore un ». Ils auraient bâillé et seraient retournés se coucher illico. Mon départ du plus grand bidonville d'Asie ne changera rien à leur existence. Il y aura toujours la queue pour l'eau le matin, et la lutte quotidienne pour attraper le train de sept heures trente.

Personne ne cherchera à connaître le motif de mon arrestation. D'ailleurs, lorsque les deux agents ont fait irruption dans ma cabane, moi non plus je ne me suis pas posé la question. Quand on vit dans l'« illégalité », qu'on flirte avec la misère dans un dépotoir humain où il faut jouer des coudes pour le moindre centimètre d'espace et faire la queue même pour chier, une arrestation est par certains côtés inévitable. On

est conditionné à croire qu'un jour il y aura un mandat avec votre nom dessus, qu'une jeep avec un gyrophare rouge finira par venir vous chercher.

Certains diront que tout ça, c'est ma faute. Je n'avais qu'à ne pas aller à cette émission. Agitant un doigt accusateur, ils me rappelleront les paroles des anciens de Dharavi : il ne faut jamais franchir la frontière qui sépare les riches des pauvres.

Après tout, un serveur sans le sou n'a rien à faire dans un quiz télévisé, un jeu qui s'adresse à l'intellect. Le cerveau est un organe que nous n'avons pas le droit d'utiliser. Nous devons seulement nous servir de nos mains et de nos jambes.

Ah ! s'ils m'avaient vu répondre à ces questions ! Après ma prestation, ils m'auraient considéré d'un tout autre œil. Avec respect. Dommage que l'émission n'ait pas encore été diffusée. Pourtant la rumeur a couru que j'avais gagné quelque chose. Comme au loto. En apprenant la nouvelle, les autres serveurs du restaurant ont décidé de donner une grande fête en mon honneur. Nous avons chanté, dansé et bu tard dans la nuit. Pour une fois, nous n'avons pas mangé la nourriture rance de chez Ramzi. Nous avons commandé du poulet biryani et des *seekh kebabs* au cinq étoiles de Marine Drive. Le barman gâteux m'a offert sa fille en mariage. Même le gérant ronchon m'a souri avec indulgence et m'a finalement remis mes arriérés de salaire. Il ne m'a pas traité de sale vaurien, ce soir-là. Ni de chien enragé.

À présent, Godbole m'abreuve de tous ces noms d'oiseaux et même. Je suis assis en tailleur dans une cellule de deux mètres sur trois avec une porte en métal rouillé et une petite fenêtre grillagée qui laisse passer un rayon de soleil poussiéreux. Le cachot est chaud et humide. Des mouches bourdonnent autour des restes moisissés d'une mangue trop mûre, écrasée sur le sol en pierre. Un cafard à la triste figure trotte en direction de ma jambe. Je commence à avoir faim. Mon estomac gargouille.

On me dit qu'on va me conduire sous peu à la salle d'interrogatoire, afin d'être questionné pour la seconde fois depuis mon arrestation. Après une attente interminable, quelqu'un vient me chercher. C'est l'inspecteur Godbole en personne. Il n'est pas très vieux, Godbole, dans les quarante-cinq ans peut-être. Il a un crâne dégarni et un visage rond affublé d'une grosse moustache en guidon de vélo. Il marche à pas lourds, et sa panse bien nourrie ballote par-dessus son pantalon kaki. — Saletés de mouches, jure-t-il.

Il tente d'en chasser une qui lui tournicote sous le nez. Raté.

L'inspecteur Godbole est de mauvais poil aujourd'hui. Les mouches l'incommodent. La chaleur l'incommodent. Des filets de sueur ruissellent sur son front. Il les éponge avec sa manche. Mais plus que tout, il est incommodé par mon nom.

— Ram Mohammad Thomas... c'est quoi, ce nom à la noix qui mélange toutes les religions ? Ta mère n'arrivait pas à décider qui était ton père ? demande-t-il pour la énième fois.

Je ne relève pas l'affront. Depuis le temps, j'ai fini par m'y habituer.

Devant la salle d'interrogatoire deux agents se tiennent au garde-à-vous, signe qu'il y a quelqu'un d'important à l'intérieur. Le matin, ils ont mâché du *paan* et échangé des plaisanteries salaces. Godbole me pousse littéralement dans la pièce, où deux hommes sont debout face à un tableau mural recensant le nombre total de meurtres et d'enlèvements commis depuis le début de l'année. Je reconnais l'un d'eux. C'est celui qui a des cheveux longs comme une femme – ou une rock star ; il a assisté à l'enregistrement de l'émission, où il transmettait au présentateur des instructions à

travers un casque. L'autre, je ne le connais pas. Il est blanc et entièrement chauve. Il porte un costume mauve et une cravate orange vif. Seul un Blanc peut se promener en costume-cravate par une chaleur aussi étouffante. Ça me fait penser au colonel Taylor.

Le ventilateur au plafond tourne à plein régime, mais vu l'absence de fenêtre l'air de la pièce semble confiné. La chaleur se dégage des murs blanchis à la chaux et reste bloquée sous le plafond bas en bois. Une poutre longue et étroite divise la pièce en deux parties égales. Cette pièce est nue à l'exception d'une table rouillée au milieu, avec trois chaises autour. Une suspension métallique accrochée à la poutre surplombe la table.

Godbole me présente à l'homme blanc comme un Monsieur Loyal le ferait avec son lion domestique :

— Voici Ram Mohammad Thomas, monsieur.

L'homme blanc s'essuie le front avec un mouchoir et me regarde comme si j'étais un singe d'une nouvelle espèce.

— C'est donc lui, notre fameux gagnant ! Je dois dire qu'il a l'air plus âgé que je ne l'aurais cru.

Je cherche à situer son accent. Il parle sur le même mode nasillard que les touristes prospères qui pullulent à Agra, ceux qui viennent de lieux lointains comme Boston ou Baltimore.

L'Américain se laisse glisser sur une chaise. Il a des yeux bleu foncé et un nez rose. Les veines vertes sur son front ressemblent à des rameaux.

— Bonjour, me fait-il. Mon nom est Neil Johnson. Je représente NewAge Telemedia, la société qui détient les droits du jeu. Et lui, c'est Billy Nanda, le producteur.

Je garde le silence. Les singes, ça ne parle pas. Et encore moins en anglais.

Il se tourne vers Nanda.

— Il comprend l'anglais, n'est-ce pas ?

— Ça ne va pas, Neil ? lui rétorque Nanda. Comment voulez-vous qu'il parle l'anglais ? Un abruti de serveur d'un restaurant de troisième zone, nom de Dieu ! Le bruit de sirènes qui se rapprochent déchire l'air. Un agent fait irruption dans la pièce et chuchote quelque chose à Godbole. L'inspecteur se rue dehors et revient avec un homme trapu et corpulent en uniforme de haut fonctionnaire de police.

Godbole adresse à Johnson un sourire qui révèle ses dents jaunes.

— Monsieur Johnson, le préfet sahib vient d'arriver.

Johnson se lève.

— Merci d'être venu, monsieur le préfet. Vous connaissez déjà Billy, je crois.

Le préfet hoche la tête.

— Je suis venu dès que j'ai eu le message du ministre de l'Intérieur.

— Ah oui... C'est un vieil ami de M. Mikhailov.

— Eh bien, que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur le préfet, j'ai besoin de votre aide pour *QVGM*.

— *QVGM* ?

— Le sigle de *Qui Va Gagner un Milliard* ?

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Un jeu télévisé qui vient juste d'être lancé – dans trente-cinq pays – par notre société. Vous avez peut-être vu nos affiches publicitaires, elles sont placardées partout dans Mumbai.

— J'ai dû les rater. Mais pourquoi un milliard ?

— Pourquoi pas ? Vous n'avez jamais regardé *Qui Veut Devenir Millionnaire* ?

— *Kaun Banega Crorepati* ? Cette émission était une obsession nationale. Chez nous, on ne la manquait sous aucun prétexte.

— Pourquoi la regardiez-vous ?

— Mais... parce que c'était intéressant.

— Aurait-elle eu le même intérêt si le premier prix avait été de dix mille au lieu d'un million ?

— Ma foi... peut-être pas.

— Exact. Voyez-vous, la chose la plus convoitée au monde, ce n'est pas le sexe. C'est l'argent. Et plus la somme est élevée, plus la convoitise est forte.

— Je comprends. Et qui est l'animateur de votre émission ?

— Pour la présenter, nous avons fait appel à Prem Kumar.

— Prem Kumar ? L'acteur de série B ? Mais il est deux fois moins connu qu'Amitabh Bachchan, qui animait *Crorepati*.

— Ne vous inquiétez pas, ça va venir. Évidemment, nous avons été en partie obligés de le choisir parce qu'il détient vingt-neuf pour cent des parts dans la filiale indienne de NewAge Telemedia.

— OK. Je vois le tableau. Bon, et ce garçon – quel est son nom, déjà ? – Ram Mohammad Thomas, que vient-il faire là-dedans ?

— Il a participé à notre quinzième édition la semaine dernière.

— Et ?

— Il a répondu correctement aux douze questions, et gagné un milliard de roupies.

— Quoi ? Vous rigolez, non ?

— Non, je ne rigole pas. Nous avons été aussi abasourdis que vous. Ce gamin a remporté le plus gros jackpot de l'histoire. L'émission n'a même pas été diffusée que déjà des tas de gens sont au courant.

— OK. Si vous dites qu'il a gagné un milliard, alors il a gagné un milliard. Où est le problème ?

Johnson marque une pause.

— Pouvons-nous vous parler en privé, Billy et moi ?

Le préfet fait signe à Godbole de sortir. L'inspecteur me lance un regard noir et se retire. Je reste dans la pièce, mais personne ne fait attention à moi. Je ne suis qu'un serveur. Et les serveurs ne comprennent pas l'anglais.

— OK. Dites-moi, fait le préfet.

— Voyez-vous, monsieur, M. Mikhailov n'est pas en mesure de payer un milliard de roupies à l'heure actuelle, dit Johnson.

— Dans ce cas, pourquoi avoir offert cette somme ?

— Eh bien... c'était une astuce commerciale.

— Écoutez, je ne comprends toujours pas. Même si c'était une astuce, votre émission n'a-t-elle pas plus de chances de marcher, maintenant que quelqu'un a remporté le grand prix ? Je me souviens, chaque fois qu'un concurrent gagnait un million dans *Qui Veut Devenir Millionnaire* ?, les chiffres d'audience doubleraient.

— C'est le timing, monsieur le préfet, le timing. Une émission comme *QVGM* ne peut être régie par le hasard, ni sur un coup de dés. Elle doit suivre un script. Et, conformément à notre script, nous ne devons pas avoir de gagnant avant huit mois

au moins, le temps de récupérer notre mise de fonds par le biais des annonces publicitaires. Sauf que ce type, Thomas, a tout fichu par terre.

— OK, acquiesce le préfet. Que voulez-vous que je fasse ?

— Aidez-nous à prouver que Thomas a triché au cours de l'émission. Qu'il ne pouvait connaître les réponses aux douze questions sans avoir été aidé par un complice. Réfléchissez un peu. Il n'a jamais été à l'école. Il n'a jamais lu un seul journal. C'est totalement impossible qu'il ait gagné le premier prix.

— Eh bien... je n'en suis pas si sûr. (Le préfet se gratte la tête.) Il est déjà arrivé que des garçons issus d'un milieu défavorisé soient devenus des génies. Einstein lui-même n'a-t-il pas laissé tomber ses études secondaires ?

— Écoutez, monsieur le préfet, nous pouvons vous prouver sur-le-champ que ce gars-là n'est pas Einstein, dit Johnson.

Il fait signe à Nanda. Nanda s'approche en passant ses doigts dans son abondante chevelure. Il s'adresse à moi en hindi.

— Monsieur Ram Mohammad Thomas, puisque vous avez été brillant au point de gagner à notre quiz, j'aimerais que vous nous en donniez une nouvelle preuve, maintenant. Je vais vous poser des questions très simples. N'importe qui de moyennement intelligent serait capable d'y répondre.

Il me fait asseoir sur une chaise.

— Vous êtes prêt ? Voici la question numéro un. Quelle est l'unité monétaire en France ? Vous avez le choix entre : a) le dollar, b) la livre sterling, c) l'euro, d) le franc.

Je garde le silence. Tout à coup, la paume du préfet s'abat sur ma joue.

— Espèce de vaurien, tu es sourd ou quoi ? Réponds ou je te brise la mâchoire, menace-t-il.

Nanda se met à sautiller comme un fou... ou une rock star.

— S'il vous plaaaait, on pourrait faire ça d'une façon civilisée ?

Il se tourne vers moi.

— Alors ? Quelle est votre réponse ?

— Le franc, dis-je, bougon.

— Faux. La bonne réponse, c'est l'euro. OK, question numéro deux. Qui était le premier homme à avoir posé le pied sur la Lune ? Était-ce : a) Edwin Aldrin, b) Neil Armstrong, c) Youri Gagarine, ou d) Jimmy Carter ?

— Je ne sais pas.

— C'était Neil Armstrong. Question numéro trois. Les pyramides se trouvent : a) à New York, b) à Rome, c) au Caire, ou d) à Paris ?

— Je ne sais pas.

— Au Caire. Question numéro quatre. Qui est le président des États-Unis ? Est-ce : a) Bill Clinton, b) Colin Powell, c) John Kerry, ou d) George Bush ?

— Je ne sais pas.

— C'est George Bush. Je regrette, monsieur Thomas, mais vous n'avez pas donné une seule bonne réponse.

Nanda se retourne vers le préfet et poursuit en anglais :

— Je vous l'avais bien dit, hein, que ce gars-là était un crétin. Il n'a pas pu répondre à nos questions la semaine dernière autrement qu'en trichant.

— Et comment s'y serait-il pris, vous avez une idée ? demande le préfet.

— C'est ça qui me dépasse. Je vous ai apporté deux copies des rushes sur DVD. Nos experts les ont examinées au microscope, mais jusque-là, on a fait chou blanc. On finira bien par trouver quelque chose.

La faim qui me tenaillait le ventre m'est montée à la gorge. Étourdi, je me plie en deux pour tousser.

Johnson, l'Américain chauve, me jette un regard perçant.

— Vous rappelez-vous, monsieur le préfet, le cas de ce major de l'armée qui a remporté un million de livres dans *Qui veut devenir millionnaire* ? Ça s'est passé en Angleterre, il y a quelques années. La société a refusé de payer. La police a mené une enquête et réussi à faire inculper le major. Il s'est avéré qu'il avait un complice, professeur de son état, dans le public, qui lui signalait les bonnes réponses par l'intermédiaire de toussotements codés. À tous les coups, ç'a été la même chose ici.

— Il faudrait donc chercher quelqu'un qui tousse dans le public ?

— Non. Il n'y a aucune trace de toux. Il a dû utiliser un autre signal.

— Peut-être un signal transmis par un pager ou un téléphone mobile ?

— Non. Nous sommes tout à fait certains qu'il n'avait pas de gadgets sur lui. Et ni un pager ni un portable n'aurait fonctionné dans le studio.

Une idée traverse l'esprit du préfet.

— Vous pensez qu'il pourrait avoir une puce à mémoire implantée dans le cerveau ? Johnson soupire.

— Je crois, monsieur le préfet, que vous regardez trop de films de science-fiction. Écoutez, quoi que ce soit, il faut que vous nous aidiez à le trouver. Nous ignorons qui était le complice. Nous ignorons quel système a été utilisé. Mais je suis sûr à cent pour cent que ce garçon est un escroc. Nous comptons sur vous pour nous aider à le prouver.

— Vous n'avez pas envisagé de le soudoyer ? suggère le préfet avec espoir. Je veux dire, il ne doit même pas savoir combien il y a de zéros dans un milliard. À mon avis, il serait parfaitement heureux si vous lui jetiez deux ou trois mille roupies.

J'ai envie de l'assommer, ce préfet. D'accord, avant l'émission, je ne connaissais pas la valeur d'un milliard. Mais ça, c'était avant. Maintenant, je sais. Et je suis déterminé à toucher mon argent. Avec les neuf zéros au grand complet.

La réponse de Johnson me rassure.

— On ne peut pas faire ça, dit-il. Cela nous exposerait à des poursuites judiciaires. Voyez-vous, soit c'est un gagnant de bonne foi, soit c'est un escroc. Par conséquent, ou il touche un milliard, ou il va en prison. Il n'y a pas de troisième voie. À vous de m'aider à faire en sorte qu'il aille en prison. M. Mikhailov va faire une crise cardiaque s'il doit allonger un milliard séance tenante.

Le préfet plonge son regard dans celui de Johnson.

— Je comprends votre point de vue, fait-il d'une voix traînante. Mais moi, qu'est-ce que j'y gagne ?

Comme s'il n'attendait que ça, Johnson le prend par le bras et l'entraîne dans un coin. De leurs messes basses je ne saisis que trois mots : « dix pour cent ».

Visiblement, le préfet a l'air emballé par ce qu'il vient d'entendre.

— OK, OK, monsieur Johnson, c'est comme si c'était fait. Je vais appeler Godbole. On convoque l'inspecteur.

— Godbole, qu'avez-vous réussi à tirer de lui jusqu'à présent ? s'enquiert le préfet. Godbole me contemple d'un œil torve.

— Rien, préfet sahib. Ce bâtard continue à répéter la même histoire, comme quoi il « connaissait » les réponses. Il dit qu'il a eu de la chance.

— De la chance, hein ? ricane Johnson.

— Oui, monsieur. Je n'ai pas encore eu recours au troisième degré, autrement il chanterait comme un canari à l'heure qu'il est. Une fois que j'aurai votre permission, monsieur, j'obtiendrai les noms de tous ses complices en un rien de temps.

Le préfet interroge Johnson et Nanda du regard.

— Ça vous convient ?

Nanda secoue vigoureusement la tête, faisant voler ses longs cheveux.

— Pas question. Pas de torture. Les journaux ont déjà eu vent de l'arrestation. S'ils découvrent qu'il a été maltraité, nous sommes cuits. J'ai déjà assez de problèmes comme ça sans me faire assigner en justice par une putain d'association de défense des droits civiques.

Le préfet le gratifie d'une tape dans le dos.

— Vous êtes devenu exactement comme les Américains, Billy. Ne vous en faites pas : Godbole est un professionnel. Il n'y aura pas une seule marque sur le corps du garçon.

La bile me monte à l'estomac à la manière d'un ballon. J'ai envie de vomir.

Le préfet s'apprête à partir.

— Godbole, d'ici demain matin, je veux le nom du complice et le détail du mode opératoire. Prenez toutes les mesures nécessaires pour obtenir les informations. Mais soyez prudent. Rappelez-vous, c'est votre promotion qui est en jeu.

— Merci, monsieur. Merci. (Godbole affiche un sourire en toc.) Et ne vous inquiétez pas, monsieur. Quand j'en aurai fini avec ce garçon, il sera prêt à avouer l'assassinat du Mahatma Gandhi.

J'essaie de me rappeler qui a assassiné le Mahatma Gandhi, dont on raconte qu'il a dit : « *Salut, Ram !* » avant d'expirer. Ça m'est resté parce que je m'étais exclamé : « Mais c'est mon nom ! » Et le père Timothy m'avait gentiment expliqué que c'était le nom du Seigneur Ram, le dieu hindou qui avait été exilé quatorze ans dans la jungle. Godbole, entre-temps, est revenu après avoir raccompagné le préfet et les deux hommes. Il rentre en soufflant bruyamment dans la salle d'interrogatoire et claque la porte. Puis il fait craquer ses doigts.

— OK, fils de pute, déshabille-toi !

Une douleur aiguë, lancinante, sourd par tous les pores de ma peau. Mes mains sont attachées par une corde rêche à la poutre en bois. Comme la poutre se trouve à trois mètres au-dessus du sol, mes jambes se balancent dans le vide et j'ai l'impression qu'on m'arrache les mains et les pieds. Je suis nu comme un ver. Mes côtes saillent comme chez un bébé africain famélique.

Voilà plus d'une heure que Godbole s'acharne sur moi, et il n'a toujours pas terminé. Toutes les demi-heures ou presque, il exhibe un nouvel instrument de torture. Pour commencer, il m'a introduit un bâton en bois dans l'anus. Avec du piment en poudre dessus. On aurait dit qu'un pieu chauffé à blanc me transperçait. J'ai suffoqué de douleur. Puis il m'a enfoncé la tête dans un seau d'eau et l'a maintenue ainsi jusqu'à ce que mes poumons frôlent l'explosion. J'ai toussé et craché, à deux doigts de me noyer.

Maintenant, il brandit un fil électrique dénudé tel un feu de Bengale pour la fête de Diwali. Il danse autour de moi, on dirait un boxeur ivre, et soudain il bondit. Il pique avec le bout du fil la plante de mon pied gauche. Le courant électrique chavire mon corps comme un poison brûlant. Je me rétracte, en proie à une violente convulsion. Godbole hurle :

— Tu ne veux toujours pas me dire, fumier, quel truc tu as utilisé pendant l'émission ? Qui t'a soufflé les réponses ? Dis-le-moi, et cette torture prendra fin. Tu auras un bon repas chaud. Tu pourras même rentrer à la maison.

Mais la maison me paraît très loin, en cet instant. Et un repas chaud me ferait vomir. Quand on ne mange pas pendant très longtemps, la faim s'estompe et disparaît, vous laissant l'estomac vaguement barbouillé.

La première vague de nausée me submerge. Je suis en train de perdre connaissance. À travers un épais brouillard, je vois une femme, grande, avec des cheveux noirs qui flottent dans son dos. Le vent se déchaîne autour d'elle, rabattant ses cheveux de jais sur son visage. Du coup, je ne distingue pas ses traits. Elle porte un sari blanc en tissu fin qui tremble et gonfle comme un cerf-volant. Elle ouvre les bras et crie :

— Mon fils... mon fils... qu'est-ce qu'on te fait ?

— Mère ! glapis-je, tendant les mains vers elle par-dessus le gouffre obscur.

Mais Godbole m'empoigne sans ménagement par le cou. J'ai l'impression de courir et de faire du surplace. Il me gifle violemment, et le voile noir se lève.

Une fois de plus, Godbole tient un stylo. Un stylo noir avec une plume à bec doré. De l'encre bleue brille à son extrémité.

— Signe cette déclaration d'aveux, m'ordonne-t-il.

La déclaration en question est très simple. « Je soussigné, Ram Mohammad Thomas, déclare par la présente avoir participé au jeu télévisé *Qui Va Gagner un Milliard ?* Je reconnais avoir triché. Je ne connaissais pas les réponses à toutes les questions. Je renonce donc à revendiquer quelque prix que ce soit. Je supplie qu'on me pardonne. Je fais cette déclaration en toute connaissance de cause et sans aucune pression extérieure. Signé : Ram Mohammad Thomas. »

Je sais qu'il s'agit juste d'une question de temps avant que je signe ce document. Je ne pourrai pas tenir beaucoup plus longtemps. On nous a toujours dit de ne jamais nous colleter avec la police. Un gamin des rues comme moi se situe tout en bas de la chaîne alimentaire. Au-dessus de nous, il y a les petits délinquants du genre pickpockets. Viennent ensuite les escrocs et les usuriers. Puis les parrains de la mafia. Puis le grand business. Mais au-dessus de tout ce monde, il y a la police. Elle dispose d'un pouvoir absolu. Il n'y a personne pour la surveiller. Qui ferait la police vis-à-vis de la police ? Je signerai donc la déclaration. À la dixième, peut-être la quinzième gifle. Et au cinquième ou sixième électrochoc.

Tout à coup, j'entends du remue-ménage à la porte. Les agents crient. On hausse le ton. La porte tremble puis s'ouvre à la volée. Une jeune femme fait irruption dans la pièce. Fine, de taille moyenne, elle a de belles dents et des sourcils joliment arqués. Au milieu du front, elle arbore un gros *bindi* bleu. Sa tenue vestimentaire se compose d'un *salwar kameez* blanc, d'une *dupatta* bleue et d'une paire de sandales en cuir. Ses longs cheveux noirs sont lâchés. Un sac marron est accroché à son épaule gauche. Elle a une certaine prestance.

Godbole est tellement perturbé qu'il touche le fil électrique et pousse un cri de douleur. Il est sur le point de saisir l'intruse par le col quand il réalise que c'est une femme.

— Qui diable êtes-vous, à débarquer ici comme ça ? Vous ne voyez pas que je suis occupé ?

— Mon nom est Smita Shah, annonce-t-elle calmement. Je suis l'avocate de M. Ram Mohammad Thomas.

Elle me regarde, voit mon état et détourne précipitamment les yeux.

Godbole est sidéré. Tellement sidéré qu'il ne remarque pas que je le suis aussi. Cette femme, je ne l'ai jamais vue. Moi qui n'ai même pas de quoi me payer un taxi... Alors vous pensez, un avocat !

— Redites-moi ça ? croasse Godbole. Vous êtes son avocate ?

— Oui. Et ce que vous faites subir à mon client est totalement illégal et inacceptable. J'exige qu'on mette fin immédiatement à ce traitement. Il se réserve le droit de vous poursuivre en vertu des articles 330 et 331 du code pénal. Je veux qu'on me montre les documents concernant son arrestation. Je ne vois aucune trace de procès-verbal d'interrogatoire. Aucun chef d'inculpation n'a été communiqué conformément à l'article 22 de la Constitution, et vous êtes en infraction vis-à-vis de l'article 50 du code d'instruction criminelle. Bien, à moins que vous ne disposiez d'un mandat d'arrêt en bonne et due forme, je vais sortir mon client du commissariat pour une consultation en privé.

— Euh... mmm... il faut que j'en parle au... au préfet. Attendez un instant, s'il vous plaît – c'est là tout ce que Godbole arrive à articuler.

Il regarde la jeune femme d'un air désesparé, secoue la tête et se glisse hors de la pièce.

Je suis impressionné. J'ignorais que les avocats exerçaient un tel pouvoir sur la police. Il va falloir que je revoie la chaîne alimentaire.

Je ne sais pas à quel moment Godbole est revenu dans la pièce, ce qu'il a dit à l'avocate ou ce que l'avocate lui a dit, car je me suis évanoui. De douleur, de faim et de bonheur.

Je suis assis sur un canapé en cuir avec une tasse de thé fumant à la main. Un bureau rectangulaire est jonché de papiers avec, sur le dessus, un presse-papiers en verre et une lampe de lecture rouge. Les murs de la pièce sont peints en rose. Les étagères sont remplies de gros livres noirs avec des lettres dorées au dos. Il y a des diplômes et des certificats encadrés aux murs. Une herbe aux écus pousse de guingois dans un coin de la pièce.

Smita revient avec une assiette et un verre. Ça sent la nourriture.

— J'ai pensé que tu devais avoir faim, alors je t'ai apporté des chapattis, un peu de légumes et un coca. C'est tout ce que j'avais dans mon frigo.

Je m'empare de sa main. Elle est chaude et moite.

— Merci, dis-je.

Je ne sais toujours pas comment elle est arrivée au commissariat de police, ni pourquoi. Elle m'a dit seulement qu'elle avait appris mon arrestation par les journaux et était venue aussitôt. À présent, je suis chez elle, dans sa maison de Bandra. Je ne

lui demanderai pas quand elle m'a amené ici, ni pourquoi. Un miracle, ça ne s'analyse pas.

Je commence à manger. Je mange tous les chapattis. Je liquide tous les légumes. Je bois tout le coca. Je mange à m'en faire péter la panse.

C'est le soir, il est tard. J'ai mangé et dormi. Smita est toujours là, à côté de moi, mais maintenant je suis dans sa chambre, assis sur un grand lit avec un couvre-lit bleu. Sa chambre est différente de celle de mon ancienne patronne, la star de cinéma Neelima Kumari. Au lieu d'immenses miroirs, de trophées et de prix d'interprétation alignés sur les étagères, il y a des livres et un gros nounours brun avec des yeux en verre. Mais comme chez elle, il y a un téléviseur Sony et même un lecteur de DVD.

Assise près de moi au bord du lit, Smita tient un boîtier de disque entre les doigts.

— Regarde, j'ai réussi à avoir une copie de l'enregistrement de ton émission. On va pouvoir la passer au peigne fin. Je veux que tu m'expliques exactement comment tu as fait pour répondre à toutes ces questions. Et je veux que tu me dises la vérité.

— La vérité ?

— Même si tu as triché, je suis là pour te défendre. Ce que tu vas me dire ne pourra être utilisé contre toi dans une cour de justice.

Un début de doute commence à s'insinuer dans mon esprit. Et si c'était trop beau pour être vrai ? Si cette femme était envoyée par le type chauve, Johnson, pour me soutirer des informations compromettantes ? Est-ce que je peux lui faire confiance ? Il est temps de prendre une décision. Je sors ma fidèle pièce d'une roupie. Face, je coopère avec elle. Pile, je lui dis bye-bye. Je lance la pièce. Elle retombe côté face.

— Vous connaissez Albert Fernandes ? je lui demande.

— Non. Qui est-ce ?

— Il a une entreprise illégale à Dharavi qui fabrique des boucles pour bracelets de montre.

— Et alors ?

— Il joue à la matka.

— La matka ?

— Un jeu de cartes illégal.

— Je vois.

..

— Bon, donc Albert Fernandes joue à la matka, et mardi dernier, il a fait une partie incroyable.

— Comment ça ?

— Il a eu quinze mains gagnantes d'affilée. Vous imaginez un peu ? Quinze mains d'affilée. Il a empoché cinquante mille roupies, ce soir-là.

— Et alors ? Je ne vois toujours pas le rapport.

— Vous ne voyez pas ? Il a eu de la chance au jeu. Moi, j'ai eu de la chance à l'émission.

— Tu veux dire que tu as répondu au hasard et, coup de chance, tu es tombé juste douze fois sur douze ?

— Non. Je n'ai pas répondu au hasard. Je connaissais les réponses.

— Tu *connaissais* les réponses ?

— Oui. À toutes les questions.

— Et qu'est-ce que la chance vient faire là-dedans ?

— Eh bien, j'ai eu du bol qu'ils posent des questions dont je connaissais les réponses, non ?

La mine incrédule de Smita se passe de commentaire. Je n'en peux plus. J'explose de colère et de chagrin.

— Je sais ce que vous pensez. Comme Godbole, vous vous demandez ce que je fabriquais dans cette émission. Comme Godbole, vous croyez que je suis tout juste bon à servir du poulet rôti et du whisky dans un restaurant. Que je suis censé vivre comme un chien et mourir comme un insecte. Pas vrai ?

— Non, Ram.

Elle me prend la main.

— Jamais je n'irais imaginer une chose pareille. Mais il faut me comprendre. Si je veux t'aider, je dois savoir comment tu as gagné ce milliard. Et j'avoue que ça me dépasse. Bon sang, même moi je n'aurais pas su répondre à la moitié de ces questions.

— Eh bien, madame, nous les pauvres pouvons aussi poser des questions et exiger des réponses. Et je parie que si les pauvres organisaient un quiz, les riches seraient incapables de donner une seule bonne réponse. Je ne connais pas l'unité monétaire de la France, mais je peux dire combien d'argent Shalini Tai doit à l'usurier du coin. Je ne sais pas qui était le premier homme sur la Lune, mais je peux dire qui était le premier homme à fabriquer des DVD clandestins à Dharavi. Pourriez-vous répondre à ces questions dans mon quiz ?

— Voyons, Ram, ne t'énerve pas. Je ne voulais pas te vexer. Je tiens sincèrement à t'aider. Mais si tu n'as pas triché, il faut que je sache comment tu as su les réponses.

— Je ne peux pas l'expliquer.

— Pourquoi ?

— Vous vous en rendez compte, quand vous respirez ? Non. Vous savez que vous respirez, c'est tout. Je ne suis pas allé à l'école, je n'ai pas lu de livres. Mais, je vous le dis, ces réponses, je les connaissais.

— Il faut donc que je sache tout sur ta vie pour comprendre comment ces réponses te sont venues ?

— Peut-être.

Smita hoche la tête.

— Oui, je crois que c'est ça la clé. Après tout, un quiz est moins un test de connaissances qu'un test de mémoire.

Elle rajuste sa *dupatta* bleue et me regarde droit dans les yeux.

— Je veux entendre tes souvenirs. Tu peux commencer par le commencement ?

— Quoi, l'année de ma naissance ? L'année numéro un ?

— Non. La question numéro un. Mais avant toute chose, Ram Mohammad Thomas, promets-moi de me dire la vérité.

— Vous voulez dire, comme au cinéma : « La vérité, toute la vérité, et rien que la vérité » ?

— Absolument.

Je prends une profonde inspiration.

— Je le promets. Mais où est votre livre de serments ? La Gita, le Coran ou la Bible, n'importe lequel fera l'affaire.

— Je n'ai pas besoin de livre. Je suis ton témoin. Tout comme tu es le mien.

Smita sort le disque brillant de son boîtier et le glisse dans le lecteur de DVD.